

***Le grand jeu et le pays perdu*, F. Marcoin coord., Cahiers Robinson, n° 25, Arras, Presses de l'Université d'Artois, mars 2009. Un vol. de 208 p.**

Ce numéro réunit onze contributions autour de préoccupations thématiques et poétiques liées aux *topoi* romanesques du grand jeu et du pays perdu. Seule l'étude finale d'Isabelle Roussel Gillet, « Le dilettante et le champignon », porte sur une œuvre de Dhôtel non fictionnelle, *Rhétorique fabuleuse*, qui réfléchit sur l'art de la bifurcation, de la déviation, de la discordance auquel le romancier s'applique dans ses romans.

Francis Marcoin, dans l'article inaugural « S'aventurer », oppose, selon la formule de Jankelevitch, « l'homme aventureux » à « l'aventurier » professionnel, pour mettre en valeur l'*ethos* spécifique du personnage des romans du jeu et de l'errance. L'énergie rimbaldienne n'est pas étrangère aux digressions ni aux aberrations qui, selon Dhôtel, conviennent à la nullité originelle de notre nature. Le sens de l'aventure développé par Jacques Rivière dans l'essai de 1913 insiste aussi sur l'ancrage psycho-affectif de l'initiative, de la mise en jeu et de la prise de risque. Dans une perspective bachelardienne, Francis Marcoin restitue la dimension spatiale des territoires romanesques perdus. L'article de Bruno Tristmans, « La poétique du vitrail chez André Dhôtel », donne la mesure paradoxale de la thématique orientalisante : bien qu'elle soit présente à l'état de résidu, de trace, qu'elle s'invite dans le récit à la faveur de détours et d'ellipses, les notations sont solaires et sacrales, jamais mélancoliques. Danièle Henky, quant à elle, insiste sur la topophilie heureuse du *Pays où l'on n'arrive jamais* (« Fertiles “terres noires” du *Pays où l'on n'arrive jamais* »). S'ajoute au volume géologique la profondeur des couches du temps, comme le suggère la méthode géocritique de Bertrand Westphal. La temporalité ne se limite d'ailleurs pas au plan strictement individuel : collective, elle convoque la mémoire de l'intertextualité littéraire.

Pour sa part, Philippe Blondeau interroge les « frontières de l'enfance » au sens temporel du terme. La dynamique du passage, de l'ouverture porte l'élan romanesque de l'adolescent qui, initialement, ressemble à « l'enfant trouvé » de Marthe Robert. Le franchissement du seuil et la découverte de l'altérité font parvenir l'enfant à l'âge adulte, qui garde du premier âge la confiante indolence. Ce charme de l'enfance guide le narrateur et le récit lui-même ; c'est ce que montre Edith Perry à propos du *Train du matin* : la voie ferrée n'y est pas seulement le motif spatial, mais le chemin que parcourt le personnage et la ligne de fuite de la narration. Sans plan pré-établi, à partir d'épisodes divergents et décousus, Dhôtel construit un trajet romanesque et fait emprunter au lecteur les rails du roman. Evelyne Thoizet examine la configuration temporelle du récit dhôtelien en fonction de l'oscillation entre le temps calendaire et les temps morts, vacants, dédiés aux aventures. De même que l'espace champenois est labyrinthique, de même le temps calendaire est troué et délinéarisé. La rumeur, la conversation, le ragot jouent le raccommodage pour tisser l'histoire et la durée : de fil en aiguille, une histoire se raconte, fût-elle rongée de manques et de lacunes. Le récit dhôtelien, si éloigné soit-il du Nouveau Roman, partage avec un Pinget les vertiges de la méconnaissance, du ressassement et de l'hypothèse. Les on-dit assurent la pérennité cyclique du temps cosmique, sur lequel s'ouvre finalement le temps narratif, comme l'indique le titre *Un jour viendra*. Une troisième catégorie, entre le temps présent et l'éternité, se dessine : celle du temps perpétuel, in-fini ; il conjugue le jadis et l'avenir, que recueille l'azur ou la nuit.

L'article de Christian Chelebourg, « Du “noble jeu” au “grand jeu”. Poétique de l'espace ludique », voit dans l'aptitude à jouer pour de vrai la marque distinctive des personnages dhôteliens. Loin de se conformer au roman mimétique qui offre un semblant de réel et requiert de son lecteur qu'il suspende son incrédulité, le récit de Dhôtel offrirait une transfiguration esthétisante de l'univers empirique vouée à dévoiler le monde. L'opposition

est sans doute un peu forcée entre la dissimulation déréalisante de la fiction romanesque et la révélation par l'illusion ludique ; car le roman de Dhôtel ne prétend pas dévoiler la vérité du monde, seulement s'en étonner et s'en réjouir. C'est néanmoins à cette aptitude à l'émerveillement que se consacre l'article de Laurent Déom à propos des *Chroniques du Pays perdu* de Jean-Louis Foncine, explicitement écrites pour la jeunesse. Il s'agit en effet aussi, pour ce numéro des *Cahiers Robinson*, de faire jouer la frontière entre littérature de jeunesse et littérature pour la jeunesse, récits d'enfance et récits pour enfants, ce qui justifie quelques études orientées par la sociologie de la littérature, telle celle de Patrick Antoniol, « L'aventure cantonale ». Les romanciers appelés « régionalistes » témoignent de la conjugaison de trois phénomènes historiques au tournant du dix-neuvième et du vingtième siècles : le développement de l'école républicaine pour tous, du roman et du terroir ; dégagée des travaux agricoles, la campagne devient espace de jeu et d'aventure. Parallèlement, l'enfant conquiert une place de choix dans la famille, et l'auteur adulte rêve d'en conserver l'ingénuité éblouie.

Toutefois, en dehors du charme attribué aux sortilèges de l'enfance, la séduction des romans du jeu s'éclaire à cette époque d'un contexte historico-politique précis, comme le démontre l'article de Virginie Douglas, « Exploration et motif du grand jeu dans *Kim* de Kipling ». La tension diplomatique entre empires anglais et russe et la colonisation des Indes forment les fondamentaux de l'idéologie du scoutisme que met en œuvre Baden Powell, auquel prêtent main forte les romans de Kipling dès *Le Livre de la jungle*. Le sens de l'aventure y prend une tournure intéressée et rentable et l'œuvre communique un discours littéraire et de surcroît politique.

Le numéro 25 des *Cahiers Robinson*, tout en se concentrant sur l'œuvre romanesque d'André Dhôtel, révèle la part idéologique et collective du grand jeu et du pays perdu, et questionne le regard porté sur l'enfance, sur l'activité ludique et sur l'illusion au fil des générations successives du vingtième siècle.

Marie-Hélène BOBLET